

Titre : Le sujet, le langage, le social : trois termes à revisiter, et à retravailler.

Argument : Ni présentation d'un cas clinique, ni exposé théorique achevé, j'aimerais plutôt faire brièvement le constat que (ces) trois mots circulent beaucoup dans notre discours psychanalytique, mais qu'ils souffrent d'un manque cruel de définition. Les revisiter servirait autant à notre réflexion théorique qu'à notre clinique. En somme, je souhaite faire des propositions de travail.

Le sujet

Il court il court, le sujet. En 2005, j'ai assisté au premier colloque de psychanalyse sur la subjectivation. J'étais enthousiaste. Je pensais que le sujet, la notion de sujet, allait enfin devenir un concept psychanalytique. J'ai déchanté depuis. Il n'y a pourtant pas un exposé psychanalytique ou le mot de sujet, ou de subjectivation, n'apparaisse plusieurs fois. Et à chaque fois je peine à en comprendre la signification et en quoi il apporte quelque chose à la réflexion psychanalytique.

Intuitions et apories. Le sujet on sait d'où il vient. C'est Lacan, et il a eu l'intuition géniale de l'inventer, justement par distinction du Moi. Ça, c'était l'intuition géniale. Il me semble que c'est resté une aporie, parce qu'il n'a pas réussi à en faire autre chose qu'un Moi amélioré, un super-Moi, un Moi finalisé (finanalysé). Il y était presque...

(Ce n'est pas simple : chez Lacan, le Sujet serait sujet supposé de l'Inconscient (lieu de pensées et de désirs), serait un effet de l'ordre symbolique, du langage, et ultimement du signifiant. Il est distingué du Moi qui serait une instance imaginaire, issue du stade du miroir. Pour moi, il y a confusion entre le symbolique et le signifiant, et le dit stade du miroir est la naissance du Réel psychique, donc du Sujet. Ça se discute, mais il faut que ça se discute, d'un point de vue psychique, linguistique, et anthropologique. Neurologique, aussi).

Chez Piera Aulagnier, ça s'éclaire et ça se complique en même temps, parce que l'idée du « Je », se confond parfois avec le sujet. Il me semble cependant qu'elle utilise le sujet plutôt au sens, finalement philosophique, de sujet humain, et que sa réflexion se porte sur le Je, qu'elle considère comme une instance (constituée par le discours, on y reviendra). Ce que je retiendrai surtout chez elle, c'est qu'il y a une instance, qui n'est pas le Moi. Si le Je est une instance, où est la 3^e topique ? Celle de Piera Aulagnier ?

Castoriadis ensuite (je rappelle que son Institution imaginaire sort en même temps que La violence de l'interprétation). Le Sujet, pour lui, c'est un Sur-sujet, hyper-englobant, englobant toutes les instances, englobant aussi le psychique et le social, la réflexivité et la volonté. Bref c'est un projet quasi prométhéen, l'émergence du sujet est même le projet de l'analyse. De ce point de vue CC confirme mon analyse. Mais par ailleurs, il avait fait l'hypothèse d'une monade psychique, originaire, ultra narcissique, autistique. Rien à voir avec le Moi, qui chez Castoriadis, est très social. Je me demande s'il ne faudrait pas placer le Sujet de ce côté-là, le topiciser, et lâcher l'usage finalement philosophique, qui n'est pas psychanalytique.

D'autres ont essayé du côté du Soi ou du Self... avec le même genre d'intuition qu'il y a quelque chose à trouver, mais avec le même genre d'apories.

En parlant du sujet comme un Super-Moi, super bien analysé, super bien organisé, je trouve qu'on fait fausse route ; ça n'ajoute rien. Il faudrait plutôt aller chercher du côté du narcissisme primaire, qui est peut-être primaire, mais qui n'est pas du narcissisme puisqu'il ne s'agit pas encore du Moi. C'est intéressant que le stade du miroir qui a été proposé par Wallon et qui a été repris par Lacan, soit présenté à juste titre comme un moment clé de la naissance du psychisme humain. Parce que c'est quelque chose qui ne me paraît pas objectal. Dire que c'est le corps propre qui est pris comme objet, c'est une vision rétroactive et adulto-morphique. C'est la constitution du dedans et du dehors ; on n'en est pas encore à la libido et à l'auto-érotisme. Probablement pas. On en est à une espèce de sentiment d'exister et de pure intentionnalité psychique. Il est d'ailleurs probable que ce qui fait retour chez le nouveau-né, vers 9 mois (parce que 9 mois c'est l'âge de la vraie naissance, puisqu'il y a 9 mois de prématurité) ce n'est pas l'image d'abord, c'est le son des vocalises de l'enfant. Il est beaucoup plus à l'écoute de ses vocalises que devant un miroir. L'enfant a toujours entendu et émis des sons. A un moment il se rend compte, je ne sais pas comment le dire à cet âge-là, il a un premier éprouvé du genre « ces sons, c'est moi qui les fais, intentionnellement, et ils se distinguent des autres sons. Et je peux répéter à loisir l'expérience, donc j'existe. Première distinction du dedans et du dehors. Naissance du Sujet, pure intentionnalité psychique. Jubilation, versus Agonies primitives de Winnicott, où l'on voit bien que dans la liste qu'il en fait (dans La crainte de l'effondrement) renvoie à des éprouvés très archaïques, contemporain de la naissance du Sujet (et non pas du Moi, qui en effet est imaginaire, donc tardif).

Ce serait bien qu'on se repose la question, taboue ?, du tout objectal. Parce qu'on fait comme si tout était objectal chez l'enfant. Au prétexte qu'un bébé tout seul ça n'existe pas, ce qui est vrai. Mais quand on a dit ça on a rien dit sur un plan psychique, c'est beaucoup trop rapide ; on pourrait se demander si l'enfant est vraiment une tabula rasa (cf. Terra nulla et la pensée sauvage) ou s'il y a quelque chose en quelque sorte de déjà là. Quand les psychanalystes pensent que chez l'enfant tout est objectal, c'est une manière de réduire la psychanalyse à une sociologie durkheimienne où l'individu est le pur produit de l'environnement qui le constitue.

Enjeux : Peut-être faut-il proposer une nouvelle topique où le sujet apparaisse comme vraiment intrapsychique, et premier, donc anobjectal, et non pas dernier comme point d'aboutissement. Ça aurait comme avantage de pouvoir concevoir un modèle où il y a une dynamique entre le Sujet et le Moi, de renouveler la question de la distinction entre psychothérapie – qui serait du côté moïque, et psychanalyse – qui serait du côté du subjectif (ou du subjectal). Aussi la question de la fin de l'analyse qui consisterait non pas seulement en une construction-déconstruction des défenses préconscientes,

mais en une relance du processus d'auto-organisation subjectif, c'est-à-dire de l'instance subjective.

Le langage

Là encore, pas un exposé de psychanalystes sans qu'apparaisse la notion de langage, ou de parole, ou de langue, sans d'ailleurs que ces trois notions soient pas toujours bien distinguées. La référence à la linguistique structurale est souvent manifeste parce qu'il y a un autre vocable qui apparaît encore plus souvent, c'est celui de signifiant. Depuis Lacan et malgré l'aversion que lui vouent beaucoup de psychanalystes non lacaniens, tous se gargarisent de signifiants. Ça me titille. Parce que je peine à voir en quoi le signifiant serait intrinsèquement lié à la psychanalyse, et parce que l'usage de ce vocable est trop déconnecté d'un vrai éclairage de la linguistique, structurale en l'occurrence puisque c'est de là qu'il vient.

Freud avait bien perçu l'importance du langage avec ses développements sur la représentation de mots, et surtout sa conception de l'analyse comme « cure de parole » ou « soin par la parole », mais il n'avait pas les outils linguistiques pour aller plus loin. C'est venu après, avec De Saussure, puis Jacobson et Chomsky notamment. Lacan, encore lui, s'en est emparé. Tout le monde connaît ses formules : l'inconscient est structuré comme un langage, l'être humain est un parlêtre, le Sujet est sujet de l'inconscient et du signifiant. Puis il s'est brouillé avec Jacobson, ça en est resté là et le Lacan de *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* 1953 s'est perdu dans les méandres de la philosophie et des mathèmes (je simplifie, mais il y a de ça). Pourtant, ce n'était pas rien, de dire par exemple que « le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée ».

À ma connaissance, contrairement à la question du Sujet, pas grand monde n'a repris la question de manière novatrice, même chez les lacaniens, sauf un certain Marc Lebailly, à qui j'emprunte l'essentiel de mes interrogations et propositions d'aujourd'hui. Ils ont fait sens pour moi après des décennies d'interrogations.

(Bien sûr il y a Françoise Dolto, *Tout est langage*, mais il est probable que expliquer les choses aux infans rassure plus les parents que les enfants, à qui la voix suffit li ne faut pas confondre la parole, où c'est l'intentionnalité psychique qui importe, et le langage, ou c'est la structure qui importe.)

Evidemment il y a aussi Pierre à olagnier avec le bain de langage c'est pas elle
Qui d'autre ?

Quand je dis que pas grand monde à repris la question, je veux dire que je ne connais pas de psychanalystes qui soient retournés voir du côté de la linguistique avec des questions de psychanalyste, de clinicien. Il faudrait reprendre la question déjà du côté de la linguistique saussurienne, par exemple. J'ai des souvenirs très nets de mes cours de philo en terminale, avec l'histoire des phonèmes, puis des morphèmes, puis des

sémèmes. En regardant cela avec un regard clinique, ça permettrait de reconsidérer l'entrée dans le langage du tout petit enfant comme un processus de développement psychique, asymptotique à celui de l'entrée dans le langage. Certains, comme Ghislaine Dehaene, pédiatre et chercheuse au CNRS, étudient l'acquisition du langage par les bébés. En l'occurrence, on retrouverait les phonèmes, qui correspondent aux vocalisations du 9^e mois. Avec une posture psychique de ce moment-là de la vie qui est une affirmation péremptoire de soi. Qui a quelque chose à voir avec le narcissisme primaire (cf. Pierette Laurent). Plus tard l'enfant se met à parler et il entre dans le langage sémantique, c'est-à-dire grammatical ou syntaxique (Chomsky avait fait l'hypothèse d'un module syntaxique) il se met à chercher le sens des choses. La posture psychique est à ce moment-là paraphrénique confabulatoire et le rapport au monde est alors celui de la croyance. C'est la naissance de la pensée imaginaire (pensée sauvage) et non pas symbolique (il faudrait évidemment réviser l'usage que Lacan fait, et que nous faisons après lui malgré nous parfois du nœud borroméen, en tout cas des mots imaginaire, symbolique, et réel).

Et puis, il y a l'étape intermédiaire entre ces deux, qui a été mal traitée, même par les linguistes parce qu'ils n'avaient pas le questionnement que peut avoir une psychanalyste ou un psychologue de l'enfance. C'est l'époque où l'enfant entre un et 2 ans (l'âge du Fort-Da de Ernst, petit-fils de Freud qui joue à la bobine) commence à nommer les choses et les actions. Cette nomination est assez paranoïde. J'en veux pour preuve les inventions de vocabulaire des enfants de cet âge ; comme la fille d'un camarade qui avait décidé qu'une tortue s'appelait kakout. Lacan avait repéré ça en parlant du meurtre de l'a-chose, et en effet le rapport au monde de cette époque-là de la vie est un rapport de prédation-élimination et un rapport de certitude. Question pointue : les mots qui désignent les choses et les actions sont-ils à ce moment-là des signifiants ? Non ! Dans le sens où pour qu'il y ait signifiant il faut qu'il y ait signifié. Et pour qu'il y ait signifié, il faut qu'il y ait langage syntaxique, donc accès à la pensée imaginaire (on voit qu'il faut parfois renverser, dans l'usage que Lacan en fait, la définition du symbolique et de l'imaginaire. Pas toujours, mais parfois). A un an et demi, on est dans le symbolique, et non pas dans l'imaginaire ; il n'y a pas encore d'activation du module syntaxique. Les mots de cet âge-là ne sont donc pas des signes au sens linguistique. Ce ne sont pas des signifiants, ce sont des symboles, pré-signifiants si on veut. C'est particulièrement important du point de vue linguistique et du point de vue psychique.

Ce genre de travail serait particulièrement important parce qu'il permettrait de repérer à partir de la parole des gens, leur utilisation du langage, où ils en sont d'un point de vue psychique, et dans quelle posture psychique ils se situent par rapport au monde. Pour conclure ce 2^e paragraphe de manière simple et lapidaire, je voulais juste dire qu'on ne peut pas être psychanalyste sans s'intéresser à la linguistique, « mieux que ça », c'est-à-dire mieux que ce que l'on fait actuellement, mieux aussi que Lacan dans le discours de 1953, et a fortiori après.

Je ne peux pas m'empêcher de citer Piera Aulagnier, parce qu'elle ouvre vraiment la voie à ce travail, quand elle parle de l'originnaire, du pictogramme, et de ce qui me semble être la naissance du Sujet ou du Je (La violence de l'interprétation, 1^{ère} éd. 1975, 7^e édition 2003, page 108s) : « Tant qu'on considère le processus originaire, tout son se présente, dans et par le pictogramme, comme le produit d'un « tympan-sein sonore », représentant, dans le registre de la fonction auditive, les deux entités indissociables de l'objet-zone complémentaire »... Au sujet de certains phénomènes de surdité psychique dans l'autisme infantile et la catatonie je cite « dernière défense que le sujet oppose à la voix dans l'espoir de lui faire croire à sa surdité et dans l'espoir qu'elle pourrait ainsi finalement se taire ». Et plus loin, après avoir cité Humboldt : « Cette définition souligne la pérennité de cette double face du signe phonétique, objet, plus que tout autre, se présentant au sujet comme une partie de lui-même, qui lui revient de l'extérieur ». Plus loin, je cite : « tout son émis, que l'émetteur, soit l'infans ou l'extérieur, [mais, je rajoute, ce n'est pas pareil] revient à son oreille comme une production que le monde lui renvoie, témoin anticipé du plaisir ou de la souffrance qui accompagneront son séjour sur une scène où le discours est maître. Son propre cri ou son propre gazouillis refont irruption dans sa cavité auditive comme son de haine ou d'amour dont un sein-tympan indivisible serait l'émetteur. Le plaisir d'ouïr est un premier investissement du langage qui a comme seule condition l'audibilité du perçu, investissement d'une unique qualité du signe linguistique qui laisse hors champ son essence. » C'est ce qui, pour Piera Aulagnier, ouvre la « voie à une deuxième forme de perception de l'entendu qui transformera le pur son en un signe qui fonde le système des significations primaires organisant les processus du processus du même nom à partir du moment où ce dernier tient compte de l'image de mots. Elle va un peu vite en besogne, parce qu'elle loupe un peu la distinction entre le dedans et le dehors qui apparaît grâce au retour du son propre, elle ne distingue pas cri, gazouillis et vocalises, ce qui pourrait être utile. Peut-être aussi libidinalise-t-elle un peu tôt ce qui est surtout biologique, puis surtout agressif (cf. Mélanie Klein). Mais d'un autre côté, elle a tout vu : elle articule (sans les concepts linguistiques) l'originnaire aux vocalises et donc au son donc au sémiotique (les phonèmes de de Saussure), le primaire à la nomination donc au symbolique et au sémiologique (M Lebaillly le fait, les linguistes ne l'ont pas fait, et je le fais après lui), ce qui ouvre la voie au secondaire, dont au sémantique syntaxique, c'est-à-dire à la croyance et au sens, à la croyance au sens...

Le social, enfin.

Dans beaucoup de nos colloques, de nos groupes de travail et des exposés qu'on entend, il y a des tentatives d'analyses politiques, d'analyse du collectif, des collectifs, des institutions, du social. Je trouve ça très intéressant. Mais alors d'où vient mon malaise dans la compréhension ? Il vient peut-être du fait que d'une part on ne distingue pas bien une approche qui serait psychanalytique d'une approche qui serait anthropologique. Comme si on croyait, après avoir dit qu'un bébé tout seul ça n'existe pas et que le psychisme est un produit durkheimien, comme si on disait le contraire, c'est-à-dire que tout est compréhensible par la démarche psychanalytique, que tout vient de l'intrapsychique et de l'individu. Partant il y a une 2^e raison à mon malaise interrogatif ; c'est qu'on ne définit pas bien le social. Est-ce que c'est le social de

Durkheim, qui s'intéresse surtout aux échanges (de biens, de personnes, et de communication, comme dirait Lévi-Strauss) ou est-ce que c'est le social culturel c'est à dire l'infra pour ne pas dire l'inconscient des sociétés. Ce que Dumézil a défini de manière lapidaire : la culture, ce sont des fondamentaux, un système d'obligations, d'interdiction et de tolérances, un mythe ou un système mythologique fondateur, et des rites qui ont une dimension sacrée (sacrée mais pas forcément religieuse). Un système qui a toujours une dimension aliénante parce qu'il vise à la fabrication du même, mais qui est nécessaire à la cohésion sociale, et probablement à la santé psychologique des membres de ce social. Est-ce qu'on a pris acte que la psychanalyse ne se déduit pas de l'anthropologie et que l'anthropologie ne se déduit pas de la psychanalyse. Que chacune de ces deux disciplines a son propre champ propre et ses propres méthodes. Mais qu'elles sont toutes les deux nécessaires pour comprendre l'humain. Et qu'une fois dit cela, il est nécessaire de les articuler pour comprendre l'humain. Et que même si un psychanalyste est psychanalyste et pas autre chose, il a une espèce d'obligation éthique, comme le disait très bien Valabrega, qui l'oblige à avoir de solides notions d'anthropologie.

Alors je sais, il y a *Totem et tabou*, il y a *Moïse et le monothéisme*, et il y a *Malaise dans la civilisation*. Mais ça ne suffit pas à fonder une anthropologie. Il y a aussi Geza Roheim, Devereux, Malinowski, etc. J'ai lu je ne sais plus où que Valabrega et Piera Aulagnier se disputaient parce que Piera Aulagnier voyait d'un mauvais œil que Valabrega fasse de l'anthropologie. Est-ce qu'on pourrait dépasser ça ? Je sais qu'il y a eu aussi René Kaes, qui a été quasiment membre du 4e groupe et qui a dû entendre plus d'une fois « il n'y a pas d'inconscient groupal », ce qui est vrai d'un certain point de vue, et faux d'un autre point de vue. Il y a aussi très récemment deux essais (réussis) avec Jean Peuch, *La politique des transferts*, et Georges Gaillard, deux ouvrages dont un avec Jean-François Chiantaretto. Des ouvrages fort intéressants, mais, seul bémol, ou manque, totalement, des références à l'approche anthropologique des sociétés, des institutions, des entreprises. Seules références théoriques : Kaes, qui a travaillé, à partir de la psychanalyse individuelle et en partant du modèle de la famille, sur les petits groupes informels (c'est autre-chose que les sociétés...). C'est donc toujours la psychanalyse, individuelle, et sa théorisation qui sert d'approche, même au collectif et au social-culturel. C'est un manque. Je ne citerai qu'un ouvrage connu mais ancien, qui fait différemment, celui de Bettelheim, *Les blessures symboliques*, 185 p., qui est suivi de deux discussions, une de 22 p. d'André Green, et une de 12 p. de Jean Pouillon, lumineuse pour montrer la consistance propre de l'anthropologie (structurale) et les pétitions de principes que peut produire l'analyse d'un fait social par une approche exclusivement psychanalytique.

Je ne serai pas long sur ce 3e point parce qu'il s'agit d'une véritable forêt, c'est le cas de le dire (ça fait penser à la pensée sauvage de Lévi-Strauss qui est évidente chez les chasseurs-cueilleurs même s'ils ont aussi une pensée technique et rationnelle, alors que dans nos sociétés ou la pensée technique et rationnelle domine, il y a un

déni de la pensée sauvage, alors qu'elle est 1. sous-jacente et 2. Nécessaire). On m'a fait le reproche récemment d'utiliser le terme pensée sauvage (qui aurait des connotations racistes), mais c'est difficile à remplacer, parce que c'est de la pensée imaginaire, qui est dominante dans des sociétés à forte composante symbolique. C'est un très bon exemple de la rigueur conceptuelle anthropologique nécessaire pour savoir de quoi on parle, et comment on articule le social et le psychique. Il faut être très rigoureux quand on se met à articuler le symbolique et l'imaginaire en même temps que l'anthropologie et la psychanalyse. Quand on dit symbolique, que dit-on ? Quand on parle de symbolisation, de quoi parle-t-on ? D'acculturation ? De subjectivation ? De sortie du domaine de la certitude, ou de la croyance imaginaire ? De reconnaître les mythologies préconscientes que l'analysant s'est fabriqué comme défenses et qui commandent à la répétition ?

Voilà, je m'arrête là. J'écoute vos réactions à mes propositions de penser.